



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Parlons un peu modes simples, ces modes qui vont à toutes, et qui trouvent leur destination à chaque heure du jour, dans toutes les actions de la vie privée; nous ne sommes pas toujours appelées à ceindre le bandeau de perles, à parsemer nos robes d'ornemens d'or ou de soie. Il est des moments de gracieuse négligence, où la mode ne doit être qu'un vêtement commode, une piquante enveloppe, une draperie jetée sans art sur des formes que la parure n'a point encore dénaturées. Telles surprenons-nous au matin ces jeunes femmes élégantes qui, quittant à peine le peignoir de batiste empreint des parfums de leur bain zoroïde*, s'entoureront de la chaleureuse souplesse d'une

robe de chambre de cachemire, de tibat, de mérinos et même de flanelle, si vous l'aimez mieux; car du tissu, nous n'en dirons rien; mais nous vanterons l'excellence de cette forme immense de largeur et de longueur, à grand collet couvrant toute la taille, et ayant des manches amples depuis le haut jusqu'au bas, et laissant ainsi apercevoir la garniture du poignet de la chemise de nuit. Une cordelière peut entourer la taille, mais jamais on n'en resserre le nœud; elle flotte autour du corps, et ne le contraint pas; car ceci est le négligé de l'intimité, c'est l'abandon de la femme seule, achevant dans sa pensée les rêves de la nuit, ou créant dans sa fraîche imagination tout un jour de plaisir.

La plupart de ces robes de chambre sont en fin mérinos imprimé, fonds marron, bleu, vert, café, à dessins rouges ou oranges: elles sont ouatées, doublées

* Nouveaux bains d'Orient qui se trouvent chez M. Laboullée, rue Richelieu, n° 93.

en marceline rouge ou orange. Selon les dessins de la robe, le liseré est aussi en nuances tranchantes. Les plus élégantes sont en couleurs poussière ou bleue, à dessins cachemire, et doublées en soie de nuances vives.

— Les douillettes ont deux couleurs prononcées, ou au moins deux nuances de la même couleur. L'étoffe extérieure d'un ton sévère, et celle qui forme la doublure, tranchent avec éclat. Vert, tabac, palissandre et orange se voient en grand nombre; nous leur préférons noir et pensée, scabieuse et vert, noir et grenat, ou gris et ponceau. La forme se rapproche des robes de chambre sans taille, serrée par une ceinture boutonnée ou par une cordelière. Les manches doivent être excessivement larges et longues; les pélerines sont coupées arrondies sur la poitrine, afin de laisser voir les devans qui se rabattent à volonté comme les revers d'une amazone. Le corps entier de la douillette est doublé en marceline, que rappellent les passepoils sur les bords, les liserés des poignets, de la ceinture et des poches, et un passepoil au-dessus de deux petits biais, qui bordent la pélerine.

Ces douillettes, qui dans l'origine ont paru en marceline doublée de marceline, ont été faites ensuite en satin et en armure doublés de marceline ou de florence, et maintenant nous les retrouvons également reproduites par des étoffes plus simples et d'autres tout-à-fait recherchées. Celles de mérinos Ségovie, doublées en mérinos ordinaire, ont beaucoup de distinction et sont peu parées. Les autres, ne convenant qu'à des *négligés* élégans, sont en velours avec une doublure et des passepoils de satin.

— Beaucoup de douillettes se croisent assez pour que les nœuds qui ferment le jupon se trouvent sur le côté: un ruban noué au bas des manches est plus distingué que tous les bracelets possibles; l'*armure* est une étoffe qui fait de très-élégantes douillettes. Les pélerines sont moins

longues que celles que l'on portait cet été; on en fait beaucoup qui s'entr'ouvrent sur la poitrine à la manière du carrick, et laissent ainsi à découvert la forme de la robe et de la taille.

— Presque tous les manteaux de cet hiver sont à manches, les unes longues et fermées de manière à contenir aisément les manches de la douillette ou robe portée dessous; les autres, beaucoup plus élégantes, ouvertes dans l'intérieur, et laissant voir toute celle de dessous. Pour cette dernière coupe, on emploie les étoffes les plus riches, et des doublures de satin, de peluche ou d'hermine.

— Manteau doublé de soie ou de laine, avec un collet de velours, en mérinos uni extrêmement fin, marron, vert-myrtle ou gris de fer, doublé en flanelle bleue, orange, cerise ou verte. Cette doublure très-chaude tient lieu de ouate, et vaut infiniment mieux pour un vêtement très-ample; elle déborde le mérinos, de façon à laisser passer un travers de doigt figurant l'ourlet d'une double étoffe. Le jeu des mouvemens laisse apercevoir l'intérieur et le dessous de la pélerine d'une teinte fraîche et brillante.

— On porte des capotes de velours avec des nœuds en rubans de satin ou de tafetas; les jolies formes anglaises garnies de ruches sont devenues tellement communes, que nous ne les revoyons plus dans les premiers magasins ni aux femmes très-élégantes. Il y a aussi une innovation qui a déjà perdu sa distinction primitive; ce sont les capotes anglaises bordées de marabouts. Il y a pour ce genre tout coquet et de fantaisie une ligne à observer: celle qui par un beau jour d'hiver compléterait une toilette déjà élégante par ce choix un peu prétentieux, s'exposerait à être confondue d'une façon défavorable.

— Les *boas* se porteront sans contredit; mais ils ne sont plus indispensables comme ils l'ont été. Les femmes qui en ont de beaux les portent sans ridicule, mais on les achète moins généralement; ils ne sont

plus partie obligée des fourrures d'une corbeille. Les *manchons*, au contraire, conservent leur faveur; il y a une extrême distinction, fondée ou non, attachée à cette fantaisie utile. Une femme que l'on rencontre avec un manchon paraît à nos yeux environnée d'élégance.

Les magasins de M^{me} Valout se trouvent rue de la Paix, n° 28, et non plus rue Richelieu, comme on l'a mis par erreur dans notre dernier numéro.

AMEUBLEMENT.

L'ameublement est bien certainement aujourd'hui un des articles les plus soumis aux variations de la mode; aussi comprenons-nous la nécessité d'instruire nos abonnées de toutes les nouvelles créations qui apparaissent dans ce genre. Il existe, dans le goût que l'on porte à ce luxe, des nuances si bizarres, et qui entraînent à tant de dépenses, que peut-être trouvera-t-on peu à imiter; le plus certain est qu'il y a beaucoup à dire, et que l'on peut dire très-bien et très-spirituellement, à l'exemple de Jules Janin, qui, dans un journal très en vogue, s'exprimait ainsi, il y a quelque tems : (Cette citation est la plus piquante introduction que nous puissions adopter.)

Il faut donc revenir aux meubles en bois. Autrefois, sous l'empire, on ne reconnaissait pour bon et valable, en fait d'ameublement, que le bois d'acajou. Savez-vous quelque chose au monde de plus ennuyeux, et de plus froid, et de plus triste, et de plus monotone, et de plus pauvre, et de plus mesquin que le bois d'acajou. A mon sens, le simple bois blanc est mille fois préférable. Il est plus souple, il est plus léger, il prend mieux toutes les formes et toutes les couleurs; il se marie admirablement avec toutes les étoffes. Chaque siècle a eu son bois somptuaire pour les ameublements. Qui n'a pas

admiré le noyer et le chêne des meubles de la renaissance? Qui n'a pas souri avec amour au bois doré du dix-huitième siècle? Il faut le dire, c'étaient là les beaux tems des meubles riches et commodes. Comme une belle châtelaine était à l'aise dans son large fauteuil! Le dossier s'élevait au-dessus de sa tête, chargé des armoiries de sa maison, et la protégeait contre les atteintes du vent d'hiver. Ce large fauteuil était à lui seul un appartement à part dans l'appartement principal. Là elle était maîtresse et souveraine. Les plus habiles artistes et sculpteurs avaient travaillé à cette chaise, ou plutôt à ce trône domestique; ils y avaient jeté à profusion tous les trésors de l'imagination la plus savante et la plus recherchée. Voyez en même tems, quelques siècles plus tard, une marquise du tems de M^{me} Pompadour mollement étendue sur la riche ottomane; admirez les gracieux contours de ce meuble; voyez comme il pose légèrement sur ses pieds tournés avec art; regardez cette guirlande de roses qui s'étend du dossier jusqu'aux bords : quelle recherche! quelle richesse! Et comme on voit au moyen âge que du haut de ce fauteuil si guindé, si dominateur et si raide une femme commandait à ses vassaux! Et comme on voit, au siècle de Louis XV, que du fond de cette ottomane une femme commandait à ses amans! Vous êtes disparues également, grandes dames châtelaines et futilles marquises; le château-fort est tombé, comme aussi la petite maison est tombée. Mais les meubles de leur vie domestique sont encore debout, et l'on peut se les figurer encore telles qu'elles étaient, ces grandes dames d'autrefois, l'une assise sur le bois de chêne, la quenonille à la main, l'autre étendue sur le velours et faisant des nœuds; l'une fière et bonne, l'autre bonne et peu fière; l'une qui a besoin de voir tout ce qui se passe autour d'elle, l'autre qui n'a besoin que d'être vue par ceux qui l'entourent; celle-ci habituée à parler à des hommes actifs, et se levant

avec respect quand elle voit entrer son mari le châtelain, celle-là qui ne sait parler qu'à des hommes à genoux, et qui se baisse pour leur prêter l'oreille. Ainsi toute une civilisation, et quelle civilisation ! dans ce qu'elle a d'extrême, peut se résumer dans le fauteuil de la reine Berthe, dans le sofa de M^{me} de Pompadour.

Donc, quelle qu'ait été l'époque de nos anciens meubles, toujours vous les trouverez en harmonie avec les mœurs domestiques de nos aïeux. Jusqu'à la révolution française, il n'y a pas une époque de l'histoire de France dont on ne puisse faire l'histoire à part par ses vêtements aussi bien que par ses mœurs. Chaque meuble a sa physionomie et son aspect à lui. Avec un peu d'habitude, il est impossible de confondre un fauteuil de Louis XIII avec un fauteuil de Louis XIV. Bien plus, avec un peu de tact, vous ne confondrez pas l'ameublement de M^{lle} de Fontanges, par exemple, avec celui de M^{me} de Maintenon. Mais la révolution, qui a brisé tant d'habitudes parmi nous, a encore brisé celle-là. Elle a tourmenté chez nous jusqu'à nos meubles ; elle nous a forcés à nous asseoir sur des chaises où l'on n'est pas assis, à nous coucher sur des bergères où l'on n'est pas couché, à nous étendre dans des lits où l'on est exposé à tous les vents ; elle a bouleversé toutes nos anciennes habitudes de bien-être et de repos. Est venu M. David, ce peintre-grec et romain qui a dessiné tous nos meubles avec le même goût que les costumes des sénateurs. Il nous a condamnés à n'avoir d'autres chaises que des chaises curules, d'autres lits que des lits romains et grecs ; il nous a traités en fait de meubles comme si nous vivions dans des maisons de verre ; il nous a forcés à nous tenir, chez nous, et dans notre plus grande intimité, tout droits, tout raides ; il nous a condamnés à n'être entourés chez nous que des plus riches et des plus ennuyeuses lignes droites. Quels tristes meubles il a inventés, M. David, si laids,

si tristes, si pauvres, si malsains, si malheureux, si cérémonieux, si peu hospitaliers ! Il appelait cela *faire la guerre au rococo*, c'était faire la guerre au bien-être domestique. Cette triste influence a duré long-tems, nous nous sommes étendus long-tems sur ce lit de Procuste ; à la fin cependant les Anglais sont venus de ce pays confortable qu'ils habitent. A peine arrivés, ils ont cherché avidement deux choses dont nous ne faisons aucun cas : les vieux livres et les vieux meubles. Ils les ont achetés en si grande quantité et avec tant d'ardeur, que bientôt nous nous sommes demandé pourquoi nous aussi nous n'achèterions pas de vieux livres et de vieux meubles. A l'heure qu'il est, il n'y a pas dans Paris un appartement tant soit peu bien entendu qui ne possède quelques-uns de ces nobles meubles tant dédaignés autrefois. Voilà ce que c'est que les révolutions.

Cas ! n'est plus tems !

CHRONIQUE DU 15^e SIÈCLE.

Le soleil éclairait de ses rayons brillans l'antique castel de Montbazon dont l'architecture gothique frappait l'imagination qui voyait, dans chaque pierre noircie par le tems, une chronique des siècles passés. Assis près d'une haute et vaste croisée, le vieux châtelain lisait son livre d'Heures, tandis que sa digne compagne, la noble dame Giselle de Montbazon, dévidait des soies qui tournaient avec rapidité entre ses doigts effilés et amaigris par l'âge.

Non loin d'eux devisaient jeunes filles : l'une d'elles, Yolande de Montbazon, effeuillait roses pour faire un sachet ; et la cadette, damoiselle Amicie, répétait alphabet d'amour pour l'enseigner à son gentil faucon qui toujours voltigeait sur ses doigts roselets comme des fleurs légèrement colorées.

Les deux sœurs possédaient un caractère et des charmes bien différens. Yolande était une de ces beautés fières qui triomphent des cœurs bien plus qu'elles ne les touchent. Son teint de rose, ses longs cheveux noirs dont les boucles soyeuses effleuraient son col de dentelle, ses yeux brillans, sa taille élancée et sa démarche légère, étaient autant de lacs d'amour où nombre de troubadours, chevaliers et pages, se laissaient enlacer.

Amicie, plus douce dans ses manières, plus simple dans ses atours, Amicie moins coquette que sa sœur, était digne de fixer ces êtres tendres et sensibles qui placent la bonté avant tout, mais pas beaucoup en rencontrait dans son chemin.

Or se trouvait au vieux castel un gentil pagelet Amaury, de la Roche-Guyon, qui craignait autant pour son cœur que pour le salut de son âme, et tel qu'oiselet sur la branche se balançait entre deux belles fleurs dont l'une ne cédait rien à l'autre : car Amicie était semblable à une de ces solitaires et modestes fleurettes qui se cachent sous le gazon, mais que regards clairvoyans découvrent dans l'ombre. Cependant Yolande finit par l'emporter ; elle blessait souvent l'amour-propre du page qui mit sa gloire à triompher.

C'était une de ces chaudes matinées du mois de juin où la végétation est si active, où la rosée joue en gouttelettes brillantes sur le gazon verdoyant ; Yolande, que la plus légère occupation fatiguait, laissa ses roses pour se promener dans la campagne avec Violette sa camériste. Toutes deux, montées sur leurs blanches haquenées, aperçurent bientôt Amaury qui s'avancait sur son palefroi.

« En garde ! ma noble maîtresse, dit-il, par messire Dieu ! l'orage n'est loin de nos têtes. »

— Allons, beau messire, répondit la hautaine fille, passez votre chemin, sommes aguerries ; n'avons pas peur de quelques gouttes d'eau. »

Mais bientôt le vent souffla avec vio-

lence, les nuées, éparées sur l'horizon, s'amoncelèrent, les éclairs sillonnèrent le ciel, et le bruit sourd du tonnerre retentit dans la campagne.

La haquenée de gentille damoiselle, effrayée par la vive clarté qui se montrait par intervalle, se mit à galoper sans respect et ménagement pour sa maîtresse, qui, ne pouvant la retenir, fut jetée rudement sur la terre. Par bonheur arriva beau page qui, malgré la réponse peu courtoise d'Yolande, avait rôdé de son côté ; il prit la damoiselle dans ses bras et la transporta au manoir ; puis, lorsqu'il vit qu'elle était hors de danger, il lui dit tout bas : « Vous n'avez pour moi ni doux regard, ni doux sourire, et pourtant suis votre serviteur à la vie et à la mort, verrez ce que vous dit. »

Le lendemain, Yolande et sa sœur travaillaient dans le Gynécée, lorsque tout-à-coup page entra. Amicie rougit, mais Yolande ne fit pas même attention au jeune damoiseau.

« As-tu quelque virolai pour nous, mon beau page ? demanda Amicie avec accent ému. »

— Las ! nobles dames, sais ballade à vous bien connue, et si moult vous plaît toujours, puis la chanter encore. »

Yolande et Amicie prirent leurs mandores pour accompagner ballade naïve, tandis que blanche colombe voletait autour d'elles en faisant entendre doux roucoulement.

Beau page commença ainsi :

Alors qu'on vit les arbres verdoyer,
Fleurs s'entr'ouvrir, oiselets gazouiller,
Et la nature émailler la prairie,
Besoin d'aimer me fit désirer mie.

En rencontrai gentille par mon chemin,
Et lui chantai d'un ton tendre et badin :
« Je sais tresser les fleurs que l'amour cueille,
» Conserver rose qui promptement s'effeuille. »

Moult, crois-moi, me dit la jouvencelle,
Amor est fleur que faul n'épanouir,
Car aussitôt qu'ami la voit fleurir,
Onques n'a plus aucun regard pour elle.

Ici beau page s'arrêta ; car le son furtif

d'un petit cor se fit entendre au pied de la tourelle. Yolande jeta sa mandore sur les coussins de velours, et jouant la surprise et l'étonnement, elle se mit à la fenêtre gothique du vieux manoir. Pages sont curieux !... Saisissant l'instant où damoiselle Amicie, plongée dans une profonde rêverie, voilait son doux visage d'une de ses blanches mains, tandis que l'autre reposait encore sur l'instrument, Amaury se leva et passa sa tête tout mystérieusement près celle à damoiselle Yolande, et que vit beau page ?..... Un charmant troubadour, recevant missive d'amour attachée au col de la gracieuse colombelle, et oiseau complaisant, revenir bientôt avec réponse pleine de tendresse, écrite d'avance dans les yeux de son heureux rival.

Tandis que Yolande détachait délicatement le billet doux du col rosé de la colombelle, page l'arracha de ses jolies mains, s'enfuit au cri d'effroi de noble dame, et ne reparut plus jamais au vieux castel.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

M^{me} DE SOMMERVILLE,

PAR M. JULES SANDEAU.

Presque tous les amours, dans les romans de notre époque, naissent et grandissent à la campagne. On pourrait même dire qu'ils s'y multiplient, car les hommes sont inconstans là comme ailleurs. Partout où se forme une société grande ou petite, il y a matière à changement. Deux femmes et un homme suffisent pour produire de coupables infidélités. Nancy habitait avec un frère chéri une chaumière qu'elle-même avait surnommée *la baraque*. Ils y vivaient heureux. Un jeune homme du voisinage est présenté, et devient amoureux de la belle Nancy. Ce jeune homme a peu de fortune, point de nom, une naissance enveloppée de mystère. Maxime

tremble pour sa sœur, et ne veut l'unir à Albert que si ce dernier veut aller faire ses études à Paris. Il y consent avec peine, mais se décide enfin à céder aux bonnes raisons de son ami. Pendant l'absence d'Albert, Maxime et Nancy font la connaissance de M^{me} de Sommerville, qui les comble de bontés. Le jeune étudiant vient passer les vacances près de ses amis, et trouve leur cercle habituel augmenté de cette créature divine. Bientôt il lui prodigue l'amour qu'il avait pour Nancy. On ne s'en aperçoit pas ou feint de ne pas s'en apercevoir : elle le traite en fils chéri plutôt qu'en amant, et lui donne tout, excepté le retour auquel il prétend. La pauvre Nancy, délaissée par celui qu'elle aime, tombe dans un état de langueur dont le motif n'échappe point à M^{me} de Sommerville, qui souffre des maux involontaires qu'elle lui cause. Un jour le jeune Albert, dans un accès d'amour, force M^{me} de Sommerville à employer la ruse. Trop portée elle-même à partager ses vœux, elle feint d'être sa mère pour le ramener aux pieds de Nancy, dont elle est la rivale. Albert s'indigne à l'idée d'avoir été si long-temps trompé, et lui adresse de vifs reproches. Avec le tems, sa prétendue mère lui persuade que son seul désir étant de l'unir à sa jeune amie, il doit s'y soumettre. Elle pousse même l'héroïsme jusqu'à communiquer à Nancy les jolis talens qu'elle possède. Mais M^{me} de Sommerville est femme, elle aime, et le sacrifice qu'elle fait est trop au-dessus de ses forces : elle dépérit à son tour, et au moment de mourir, elle unit le jeune couple. On conçoit facilement les regrets qu'elle emporte avec elle dans la tombe !... Cependant les deux époux sont aussi heureux qu'on peut l'être après une perte si grande ! Jouant jusqu'au bout le rôle de mère, elle avait laissé tous ses biens à Albert. Un jour Nancy, en feuilletant des papiers dont M^{me} de Sommerville l'avait rendue dépositaire, trouve une lettre qui lui dévoile le funeste secret d'une mort aussi prématurée. S'ac-

cusant elle-même d'avoir tué son amie, elle tombe dans un état d'angoisse et de désespoir. Son mari l'emmène en Italie ; mais rien ne peut la rappeler à la vie.

Ainsi ces tendres victimes moururent toutes deux d'un excès de générosité.

Cette conception, toute bizarre qu'elle est, produit jusqu'à la fin du livre un vif intérêt : seulement nous trouvons que M^{me} de Sommerville va trop loin dans les démonstrations de son amour maternel ; bien d'autres qu'Albert y seraient trompés. Il paraît que, dans le moment où elle lui parle, son imagination la sert au point de lui persuader qu'il est réellement son fils. Le style de M. Jules Sandau est agréable, et donne des espérances que nous ne doutons pas de voir justifier.

M^{me} SOPHIE C.

ARTS.

L'atelier de Dantan est sans contredit une des plus intéressantes curiosités de Paris. Quoi de plus digne de notre attention, en effet, que ces singulières figures, dont l'aspect seul suffirait pour dérider le front le plus rembruni ? Ce qu'il y a de plus amusant, c'est cette réflexion qui naturellement vous vient à l'esprit : ce sont là les physionomies de nos célébrités modernes.

M. Dantan a rapporté de son voyage d'Angleterre les visages des premiers personnages britanniques. Ici c'est la longue figure du lord-chancelier Brougham, Cobbett se déchirant la poitrine, et O'Connell faisant tourner ses pouces ; là, c'est le duc de Gloucester avec sa figure plus que naïve, et le duc de Cumberland ; plus loin, nous voyons le roi Guillaume, qui, lui-même, n'a pu éviter le moule de Dantan : ce dernier morceau surtout est remarquable par la finesse de l'expression et la ressemblance.

Il serait trop long d'énumérer tant d'au-

tres petits chefs-d'œuvre, et de dire avec quelle sagacité le célèbre statuaire a reproduit Julie Grisi, lord Eldon, le restaurateur Dubourg, l'évêque d'Erifurd, le comte Grey, et surtout une loge d'avant-scène au Théâtre-Royal, qui contient lord Homwed, le duc de Fitz-Clarence et lord Allen.

Vous tous qui avez quelques instans à consacrer à visiter ce que Paris renferme de curieux et d'amusant, courez au passage des Panoramas, chez Susse, admirer le talent de M. Dantan.

— On voit à la Bibliothèque royale de Paris une superbe épreuve *avant toute lettre* de la belle Sainte-Famille, gravée par Edelinck, d'après Raphaël. Le tableau a été offert par ce peintre à François I^{er} ; la gravure a été ordonnée par Louis XIV. On ne connaît que deux épreuves de cette nature ; celle-ci vient d'être achetée à Londres, à la vente du duc de Buckingham, au prix de 2,300 fr. ; l'autre épreuve est à Vienne, dans la collection du prince Charles. On doit savoir gré à l'administration qui veille avec tant de soin à faire rentrer sur le continent des objets d'art qui chaque jour deviennent plus rares.

Album.

— La salle des concerts de M. Masson de Puyneuf offre le local le plus vaste et le plus riche de tout Paris pour donner des bals. Aussi la municipalité du 7^e arrondissement a-t-elle loué cette salle pour y donner, dans les premiers jours de décembre, un bal paré. Nous espérons que MM. les maires de Paris et les colonels des légions de la garde nationale imiteront cet exemple.

— Un de nos jeunes littérateurs les plus distingués, M. Drouineau, vient de perdre la raison pour la seconde fois.

Retiré depuis quelques mois à La Rochelle, il était remis d'une maladie qui avait dérangé ses idées, et tout annonçait un rétablissement parfait. M. Drouineau lut dernièrement le journal, et, voyant que M. Casimir Delavigne avait fait recevoir au Théâtre-Français un *Don Juan d'Autriche*, en devint fou, et ses idées éprouvèrent de nouveau un dérèglement complet. La cause de cette catastrophe est attribuée à ce que M. Drouineau avait depuis trois ans un *Don Juan d'Autriche* reçu à la Comédie-Française, et qu'il comptait sa représentation prochaine.

Théâtres.

La Porte-Saint-Martin a vu un instant s'évanouir toutes ses espérances, par la défense ministérielle, arrivée après la première représentation de *Pinto*, de continuer les représentations de cet ouvrage. Des allusions politiques étaient la cause de cette injonction. Mais quand on saura que *Pinto* était déjà fini en 1800, on comprendra que M. Lemercier n'avait pas du tout l'intention de faire des allusions sur la politique de 1834. Au reste, l'ordre à été levé, et les représentations de *Pinto* continuent leur cours toujours avec un nouveau succès. C'est une pièce écrite avec feu, mêlée d'incidens aussi nombreux que variés et vraisemblables, et d'un très-grand intérêt.

— *Musique.* — La rapidité des succès que procure la méthode nouvelle inventée par M. Durocher, pour apprendre le piano et la harpe, est vraiment surprenante. Les quatre cours qui sont déjà ouverts chez lui depuis le 1^{er} septembre der-

nier, l'augmentation journalière du nombre d'élèves, prouvent déjà assez l'excellence de cette méthode pour rendre parfaites musiciennes, dans un très-court délai, les personnes des deux sexes et de tous les âges. Une nouvelle épreuve, qui vient d'être couronnée d'un plein succès, mérite à tous égards d'être publiée. Une famille distinguée et très-connue, de la rue Culture-Sainte Catherine, n° 48, avait exprimé à M. Durocher ses regrets sur l'impossibilité qu'il y avait à apprendre la musique à une demoiselle présente, âgée de 9 ans, vu la grande fausseté de son oreille, dansant à fausse mesure, et ayant un dégoût général pour la musique, ajoutant qu'elle regarderait comme miracle une réussite. M. Durocher, s'étant chargé du frère et de la sœur, vient, au grand étonnement de tous les parens des élèves présens à la première réunion musicale, qui a eu lieu le 31 octobre dernier, de faire entendre ces deux enfans, qui ont joué chacun une petite sonate différente avec accompagnement de violon, et avec beaucoup d'aplomb.

Deux autres demoiselles, dont une de sept ans, et de trois mois d'études, ont accompagné des variations de Lafont, exécutées sur le violon par M. Durocher.

M. Durocher, qui s'est décidé à donner des leçons particulières chez lui ou à domicile, aura rendu un service général et signalé, car il va sans doute faire faire un très-grand pas à la musique.

M. *** , qui ne connaissait pas une note, jouait déjà plusieurs airs après quelques leçons; sa surprise fut d'autant plus grande, qu'il avait déclaré qu'il regardait comme impossible d'apprendre à son âge. Les avantages très-importans d'être enseigné par M. Durocher lui-même, et d'en être constamment accompagné avec le violon, doivent être un sûr garant des succès les plus rapides. Sa méthode varie selon l'âge, les moyens, l'intelligence de chaque personne.

M. Durocher prend des pensionnaires qui, indépendamment des leçons particulières qu'elles reçoivent, ont l'avantage d'assister à tous les cours. Il reçoit aussi les personnes qui veulent simplement passer une heure à faire des duos de piano ou harpe, avec accompagnement de violon, pour se faire l'oreille à l'ensemble. Les pensionnaires pourront aussi faire des duos de piano ou de harpe avec M^{lle} Durocher, qui joue de ces deux instrumens.

S'adresser à M. Durocher, rue Saint-Claude, n° 4, au Marais, les mardis, jeudis et samedis. Les omnibus passent auprès de son domicile.

A ce Numéro sont jointes les planches 1113 et 1114.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

Modes de Paris.

30 Novembre 1834.

N^o III 3.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 2¹. près le passage de l'opéra.

Chapeau en Satin zéphir, Mme Cellone. Marten place Vendôme.
Manteau en Satin, Mme Popelin Ducare rue neuve Vivienne, 3.

Manteau en Satin, M^{me} Popelin Ducare rue neuve Vivienne, 3.

Modes de Paris.

30. Novembre 1834.

N.º 114.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Costume de Bal.

Livré à L'Anglaise M.º Laudort tailleur. place de la Bourse. 31.

Coffure exécutée par M.º Fouche.

Chapeau gibus.



Ayuntamiento de Madrid